

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Nos morts : Mgr Paul Renaudin, ancien abbé de Clervaux, l'abbé Albert Steiner, M. Camille Desfayes, M. Camille Gay

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 260-269

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



NOS MORTS

Monseigneur PAUL RENAUDIN

Ancien Abbé de Clervaux

Chanoine d'honneur de St-Maurice

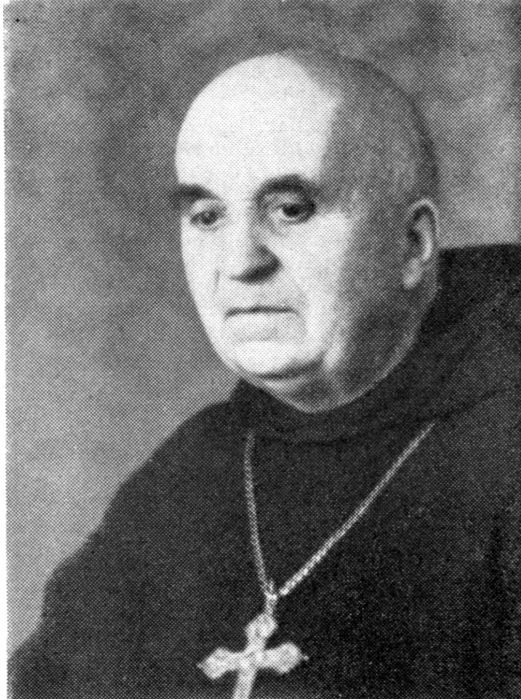
Le dimanche 3 août dernier, à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame de Bourguillon dont le pieux recteur, M. l'abbé Aloys Comte, ancien chanoine régulier de Dom Gréa, lui assurait depuis vingt-huit ans une douce et fidèle retraite, mourait l'un des grands Abbés bénédictins de notre temps, le Révérendissime Père Paul Renaudin, qui était dans sa 83^e année¹.

Né le 18 avril 1864 à Mont-Saint-Jean, dans le Maine, où sa famille est connue dès le XV^e siècle et fournit des officiers et des juristes, Paul Renaudin, après ses études au collège ecclésiastique de Précigné, avait conquis le titre de bachelier à l'Université de Rennes en 1882, à dix-huit ans. Trois ans plus tard, Paul Renaudin sollicitait son entrée parmi les moines de Solesmes, que l'anticléricalisme avait chassés depuis 1880 de leur Abbaye, mais qui étaient restés dans le bourg où ils avaient trouvé des abris de fortune et où ils demeuraient comme un témoignage de fidélité et une protestation permanente. Dom Renaudin fit profession en avril 1887 ; enfin, il fut ordonné prêtre en la fête de l'Ascension en 1891.

Il y avait trois ans qu'il était prêtre, lorsque son Abbé l'envoya, avec une dizaine de moines, sous la direction de Dom Edouard du Coëtlosquet, restaurer l'antique Abbaye de St-Maur-sur-Loire, supprimée depuis la Révolution. Dom Renaudin passa sept ans à St-Maur, y remplissant

¹ Nous sommes redevable de presque toute notre documentation à M. Serge Barrault, professeur à l'Université de Fribourg, qui a publié dans les *Echos de St-Maurice* de juin 1944, à l'occasion du 80^e anniversaire de Mgr Renaudin, un remarquable article auquel nous faisons maints emprunts. Cf. aussi la *Liberté* de Fribourg, 5 août 1947, et la *Semaine catholique de la Suisse romande*, Fribourg, 14 août 1947.

tour à tour les fonctions de bibliothécaire, de cérémoniaire et d'archiviste. Mais, en 1901, une nouvelle tempête chassa les nouveaux mauristes, qui se réfugièrent à Baronville, en Belgique, où ils devaient demeurer neuf ans. Là, le



25 janvier 1907, Dom Renaudin, qui était devenu sous-prieur en 1902, puis prieur en 1903, fut élu Abbé à l'unanimité, pour remplacer Dom du Coëtlosquet qui, après onze ans d'abbatiate, miné par les épreuves, les soucis et la maladie, s'était démis de sa charge. Le 8 avril, Mgr Heylen, Evêque de Namur, chanoine prémontré de Tongerlo, conféra au nouveau prélat la bénédiction abbatiale.

Baronville n'était qu'une halte : il appartenait à Mgr Renaudin de donner à sa Communauté un siège définitif, autant qu'ici-bas quelque chose peut être définitif... Grâce à la munificence de la vicomtesse du Coëtlosquet, belle-sœur du 1^{er} Abbé, un monastère magnifique s'éleva sur les hauteurs qui dominent la petite ville de Clervaux dans le Grand-Duché de Luxembourg, qu'il ne faut pas confondre

avec l'ancien Clairvaux de saint Bernard aux confins de la Champagne et de la Bourgogne.

Achévé en 1910, le monastère « présentait la vision neuve d'un moyen âge adapté aux temps modernes », dans un style roman rajeuni, avec, pour couronne, une tour reproduisant celle de Cluny. Le sens de la tradition s'unissait au sens de l'actualité, et l'édifice faisait honneur à l'initiative et au talent de l'Abbé Renaudin, non moins qu'à la confiance de la Communauté et à la générosité de Madame du Coëtlosquet.

Les réussites se paient par l'épreuve. Dès 1913, Mgr Renaudin commença de devenir aveugle. Puis, en 1914, la première guerre mondiale amena l'occupation du Luxembourg et de l'Abbaye de Clervaux par les armées allemandes, en dépit de la neutralité du Grand-Duché. Cependant, les soins prodigués à l'illustre moine ne parvinrent pas à enrayer le mal qui le frappait. En 1916, Mgr Renaudin vint à Fribourg, où il fut l'hôte des Dominicains de l'Albertinum, puis de l'Hôpital des Bourgeois, enfin du recteur de Bourguillon. Le fondateur de Clervaux, dont la nuit avait envahi irrémédiablement les prunelles, connut une longue agonie morale, cherchant un espoir, se heurtant à la réalité, hésitant sur son devoir et, finalement, acceptant son sacrifice et remettant, en octobre 1919, sa démission d'Abbé.

Mgr Renaudin n'était pas un étranger chez nous. Sans remonter à saint Maur, disciple de saint Benoît, que la tradition fait traverser le Valais et guérir un aveugle en Agaune, lors de son passage d'Italie en Gaule où il devait attacher son nom au monastère de Glanfeuil qui devint St-Maur-sur-Loire, il convient de rappeler que le vicomte Maurice du Coëtlosquet, frère de l'Abbé de St-Maur, avait fait en 1896 le pèlerinage de St-Maurice et avait offert un vitrail à l'Abbaye valaisanne, en témoignage de vénération au saint martyr dont il portait le nom. Deux ans après, le vitrail était achevé, posé dans le baptistère, sous la vieille tour romane, où il raconte le passage de saint Maur, une translation de reliques et la remise de la couronne de Bourgogne et Neustrie à Charlemagne par Vultchaire, Abbé d'Agaune et Evêque de Sion ; une longue légende, la date, un petit écusson aux armes du donateur et les grandes armes de Mgr Paccolat, Abbé-Evêque de St-Maurice, complètent ce vitrail. Le vicomte du Coëtlosquet vint contempler la verrière ; il était accompagné de Dom Renaudin. L'année suivante, l'Abbaye agaunoise donna des reliques à l'Abbaye de St-Maur, nouant ainsi des rapports toujours plus étroits entre les deux Maisons.

Dom Renaudin entendit peut-être parler encore de St-Maurice à Baronville, où M. de Lidekerke possédait une maison de campagne qu'il avait louée aux moines exilés. Le nom des Lidekerke n'est point inconnu, en effet, à St-Maurice : il y figure sur la dalle funéraire du

marquis Frédéric-Séraphin de la Tour du Pin-Gouvernet (1758-1837), ancien ambassadeur de France, dont le neveu, un comte de Lidekerke, fit élever le monument.

Mais c'est à Clervaux surtout que le souvenir des Martyrs d'Agaune est le plus vivant, puisque la nouvelle Abbaye due aux largesses de la vicomtesse Marie du Coëtlosquet, veuve du vicomte Maurice, fut placée sous le commun patronage de Saint Maurice et Saint Maur. Mgr Renaudin fit sa seconde visite à l'Abbaye d'Agaune du 24 au 27 mai 1916, étant déjà atteint par la maladie ; il ne manqua pas daller prier sur le champ des Martyrs à Vérölliez. Le vénéré prélat revint pour la fête de Saint-Maurice, le 22 septembre suivant ; ce fut en cette solennité que Mgr Mariétan, Abbé de St-Maurice et Evêque de Bethléem, conféra le camail d'honneur de son Abbaye à Mgr Renaudin, consacrant ainsi par un lien officiel les relations d'amitié et de fraternité entre Agaune et Clervaux. Enfin, au printemps de 1924, Mgr Renaudin vint une quatrième fois à St-Maurice ; ce fut sa dernière visite, car il allait être désormais toujours plus enfermé dans « la terrible clôture de son infirmité ».

Il faudrait encore longuement parler de ses nombreuses publications théologiques, canoniques, hagiographiques, où l'on retrouve constamment son amour de l'Eglise, sa dévotion à saint Benoît, le père de son âme, et à saint Thomas d'Aquin, la lumière de son intelligence ; mais c'est à la Vierge Marie qu'il consacra le plus spécialement sa vie, puisque dès 1900 et tant que ses forces le lui permirent, il ne cessa de mettre en lumière la doctrine de l'Assomption, dont il appelait de ses vœux et préparait par ses travaux une définition dogmatique. Aussi, parmi les théologiens de l'Assomption, Dom Renaudin occupe-t-il l'une des premières places, que la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg a voulu reconnaître en décernant le titre de docteur « honoris causa » à l'infatigable et savant prélat.

« La cécité n'avait pas interrompu le travail de son cerveau. Sa mémoire de savant, avec les lectures qu'on lui faisait, était la riche bibliothèque de son intelligence. Sa plume restait précise et élégante. Le front superbe, le nez en bec d'aigle, la figure majestueuse, il donnait au visiteur, avec un sourire, le spectacle d'une sérénité héroïque. Avec des yeux éteints, il faisait toujours de la lumière. »

Il repose maintenant devant ce sanctuaire de Bourguillon qu'il aimait tant. C'est là qu'il fut déposé le mercredi 6 août. Mgr Winandy, Abbé actuel de Clervaux, célébra la messe de Requiem, tandis que Mgr Haller, Abbé-Evêque de St-Maurice, présida la levée du corps, apportant le témoignage de l'amitié fidèle de l'Abbaye d'Agaune qui s'honorait de compter un peu le grand défunt parmi les siens.

L. D. L.

L'Abbé ALBERT STEINER

Curé de Fontenais (J.B.)

La mort de l'abbé Steiner, survenue au début de l'été, n'étonna pas ses paroissiens et ses amis qui, depuis le carême, le savaient gravement malade et, en dépit des soins entendus du Dr Beucler et d'améliorations passagères, devaient bien se faire à l'idée que le grand départ approchait. Mais cette mort, frappant sa victime à 47 ans à peine, révéla à quel point le défunt était entouré d'affection profonde, malgré certaines apparences de brusquerie et de froideur.

Albert Steiner¹ était né le 17 juillet 1900 aux Bois, où le vicaire, l'abbé Juillard, aujourd'hui aumônier de l'Hôpital de Delémont, le baptisa, ne se doutant pas, sans doute, qu'un jour il prêcherait à la Première Messe de cet enfant, et qu'il l'assisterait encore dans son agonie.

Bientôt, la famille Steiner s'établit à Saignelégier où le père ouvrit un atelier de ferblanterie apprécié. Nous n'hésitons pas à citer le portrait si exact qu'a tracé l'un de ses amis : « De son père, l'abbé tenait ce caractère vif, nerveux, décidé, qui ne mâchait pas ses vérités à qui voulait plastronner ; de sa brave maman, le fils avait reçu l'amour de la prière, la finesse d'un jugement chrétien sûr et solide, la discrétion et la patience dans l'épreuve. A Saignelégier, l'adolescent devint rapidement un important... personnage d'église. Enfant de chœur, sacristain, chanteur, à dix ans il est capable de remplir tous les offices ; il eût volontiers prêché si M. le doyen Chapuis lui avait offert sa chaire. Ce digne curé lui inculqua les bienfaits de l'ordre, de l'exactitude, des leçons de catéchisme intéressantes et régulières. Quant au vicaire, l'actuel curé-doyen de Saignelégier, M. l'abbé Monin, il n'a pas de peine à lui enseigner cette éloquence du cœur, fruit de convictions religieuses qui imprègnent et perfectionnent les occupations de toute une vie. Quelques leçons de latin de M. l'abbé Monin, puis c'est le départ pour St-Maurice. »

Il y devait rester huit ans, d'abord comme élève du gymnase qu'il parcourut régulièrement de 1913 à 1919, puis comme novice. Il prenait en effet l'habit des chanoines le 28 août 1919, et comme il était encadré de deux autres recrues, venant l'une de Zurich et l'autre de Salvan, le chroniqueur des « Echos », qui est devenu depuis le chanoine Voirol, comparait les trois novices à trois fleurs : « Une fleur de la plaine, alanguie un peu par le miroitement des eaux et le ciel immense bordé de nuages blancs ; une

¹ Nous utilisons ici l'article paru sur l'abbé Steiner dans le *Pays de Porrentruy* du 4 juillet 1947 et signé *Amicus*.

fleur du Jura, plus vive de par cette sève française qui circule abondante et généreuse ; enfin, une rose des Alpes, amoureuse du grand air, des hauteurs, courageuse jusqu'à l'audace, habituée à se pencher sur le vide par bravade... Quel bouquet, quelles couleurs, quels parfums... » Mais le même terrain ne convient pas à toutes les plantes : seule la fleur des Alpes, qui était dans son climat naturel, resta. A l'automne 1920, Steiner avait commencé sa philosophie au Collège, mais il n'acheva point l'année : son tempérament avait besoin d'horizons plus larges...

Sarnen lui décerne la Maturité, et voici le Séminaire.

« Le Séminaire... ! Les jeunes Francs-Montagnards fréquentaient alors deux séminaires bien distincts : ... le séminaire épiscopal de Lucerne... et la cure des Pommerats. On apprend aux Pommerats de très bonnes choses qu'on n'apprenait pas si bien à Lucerne... Dans son bureau, entre deux bouffées de pipe, ou à sa table largement hospitalière, entre la poire et le fromage, le bon abbé Fleury vous glissait deux mots sur la nécessité de la vie intérieure, sur le zèle dû au catéchisme, sur l'assiduité au confessionnal, et les leçons simples, directes, pénétraient d'autant plus facilement dans le cœur des séminaristes, que le curé des Pommerats prêchait beaucoup plus par l'exemple que par la parole. » C'est là que l'abbé Steiner puisa cet esprit de sympathie et d'hospitalité qu'il témoignait volontiers à ses jeunes confrères.

1927 : ordination de M. l'abbé Steiner. L'église de Saïgnelégier est en reconstruction : c'est dans la grande salle de l'Hôtel de Ville que le nouveau prêtre célèbre sa Première Messe. Nommé vicaire au Noirmont, le curé Besançon a juste le temps de l'initier à son esprit de discipline militaire mais cordiale ; bientôt la paralysie immobilise le curé, et le vicaire doit prendre en mains la direction de la paroisse. L'abbé Steiner « n'est pas homme à se noyer dans un verre d'eau ; le moment est venu de prouver ses capacités... Les gens du Noirmont admirent ce jeune soldat qui manœuvre comme un capitaine rompu à toutes les batailles et à toutes les fatigues. »

Trois ans passent, puis l'abbé Steiner devient curé de Fontenais. A son installation, l'une des dernières faites par Mgr Folletête en qualité de doyen de Porrentruy, M. Choquard, préfet du District et représentant du Gouvernement, limite sa harangue officielle à l'indispensable : « — Monsieur le Curé, je vous installe ! Vous connaissez mieux que moi votre devoir. Faites-le ! Tout ira bien. — Cela, c'est « kurz und gut ». En ordre, je ferai mon devoir et tout ira bien ! », répondit le nouveau curé qui aimait la concision, la simplicité et la jovialité du magistrat.

Sans tarder, le curé de Fontenais s'emploie à doter sa paroisse d'une nouvelle église, comme le doyen Chapuis de Saïgnelégier lui en avait donné l'exemple. Deux ans

suffisent pour démolir et reconstruire, et le 2 juin 1932 l'Evêque de Bâle, Mgr Ambühl, consacre le nouveau sanctuaire, l'un des beaux du Jura.

Mais le curé sait que l'édifice matériel n'est pas tout. Il visite ses paroissiens, apprécie leur générosité, s'intéresse à leurs soucis, à leurs misères, se fait proche d'eux. « On le savait chasseur accompli. Ce sport favori avait développé dans son âme le sentiment de la vigilance. Il est beaucoup plus à l'affût des âmes qu'à l'affût des chevreuils. Sa sollicitude pastorale s'exerce envers tous, mais particulièrement à l'égard des malades. Elle l'aidera à ramener bien des cœurs à Dieu, car il sait, il devine, il sent le moment psychologique où le pasteur des âmes doit porter son coup. »

« Orateur né, M. l'abbé Steiner eût été au séminaire un excellent professeur d'éloquence sacrée. Il avait une sainte horreur de la trompette, de la cymbale et du verbiage. Il taquinait sérieusement ses confrères qui s'oubliaient parfois à vouloir parler pour ne rien dire. "Savoir penser, savoir écrire, savoir parler", tel était son principe.» Aussi ses paroissiens aimaient-ils mieux entendre leur curé que les prédicateurs du dehors !

Albert Steiner heurtait ou conquerrait, mais il ne laissait pas indifférent. Sans aucun souci de conformisme, il aimait à détonner, estimant que ce sont les qualités profondes qui font un homme, mais non l'habit, l'accent ou les manières. Collégien, il avait entendu un jour un hâbleur étranger qui débitait des sonnets de sa façon en les enfilant l'un à l'autre par cette formule : « J'ai fait encore un beau poème que je vais vous lire »... Steiner avait conservé le souvenir de ce bellâtre (peut-être plus naïf que prétentieux), et il avait conçu une horreur du genre. Il abominait le ton doctoral ou sentencieux des professeurs et des prédicateurs, et quand il pouvait d'un mot cinglant crever les autres remplies de vent, un large sourire s'étalait sur son visage... Mais il était plein de cœur pour les petites gens, dont il se sentait proche, et il réservait ses admirations ou simplement ses amitiés à ce qui lui paraissait vrai, simple, naturel.

C'est en la Visitation de Marie, le 2 juillet 1911, qu'Albert avait fait sa première communion. C'est en la Visitation encore, le 2 juillet dernier, qu'il rendit son âme à Dieu après une longue agonie.

Maintenant que toutes les apparences sont passées pour lui, puisse-t-il voir dans la lumière la seule vérité qui ne déçoive pas !

L. D. L.

M. CAMILLE DESFAYES

Ancien Conseiller national et ancien Juge cantonal

Les « Echos » ne paraissant pas pendant les vacances et la place étant limitée, nous n'avons pu relever ici la mort de M. Camille Desfayes survenue au début de juillet. Nous tenons pourtant à ne pas laisser s'éloigner le départ de M. Desfayes sans rappeler qu'il fut jadis élève de notre Collège et qu'il lui avait conservé une fidèle sympathie¹.

Originaire de Leytron où il était né le 11 janvier 1861, il aimait à y revenir. Son père, Joseph Desfayes, qui était notaire et jouait un rôle comme président, puis juge de la commune et député au Grand-Conseil, envoya son fils au Collège de St-Maurice à l'automne 1874. Dès la 1^{re} année, en Principes, le jeune homme conquit le 2^e prix ; les années suivantes, en Rudiments et Grammaire, Camille Desfayes remporta le 1^{er} prix, sauta Syntaxe, et obtint encore le 1^{er} prix en Humanités et Rhétorique. A cette époque, le Collège aigaunois se terminait là, avec quelques cours de philosophie. Camille Desfayes fit donc son lycée à Sion, puis s'inscrivit à l'Ecole de droit de cette ville, que dirigeait le Dr Crompt. Stagiaire dans l'Etude Joseph Couchepin, à Martigny-Bourg, il obtient ensuite son brevet d'avocat et notaire, et se fixe à Martigny-Ville.

Par son intelligence et son travail, sa mémoire et ses talents oratoires, il ne tarda pas à attirer l'attention de ses concitoyens, qui l'envoyèrent dès 1889, âgé de 28 ans, siéger au Grand-Conseil comme représentant du parti radical. Ses interventions étaient écoutées avec bienveillance, remarque l'un de ses coreligionnaires politiques, « et malgré un tempérament quelque peu combatif, il savait conserver le calme, la bonne tenue, le respect de l'adversaire. Il eut des adversaires politiques, mais jamais d'ennemis. » De son côté, M. Haegler a noté qu'il était un « orateur incisif et captivant », mais qu'il fut aussi, de 1912 à 1914, un président du Grand-Conseil « extrêmement courtois et correct ».

Desfayes appartient au Grand-Conseil pendant 32 ans, jusqu'en 1921, où il dut abandonner son siège par suite de l'incompatibilité que l'on venait d'établir entre un mandat de député et la charge de juge cantonal. En 1916, en effet, il avait remplacé au Tribunal cantonal M. François Troillet, décédé. Amis et adversaires politiques ont également rendu hommage à sa science et à sa conscience, à son indépendance et à son intégrité, car Desfayes, dans son rôle de juge, se plaçait en dehors et au-dessus de toutes les contingences partisans et inspirait à tous une confiance entière. Il fit partie durant 25 ans de notre Cour

¹ Cf. *Confédéré*, Martigny, 4, 7, 9 juillet 1947 ; *Nouvelliste valaisan*, St-Maurice, 5 juillet 1947.

suprême, qu'il présida à trois reprises (1928-1929, 1933-34, 1938-39) et qu'il ne quitta qu'à l'âge de 80 ans, en 1941.

Camille Desfayes siégea aussi au Conseil national de 1896 à 1908 ; réélu en 1919, il démissionna en automne 1920, devant la multiplicité de ses tâches. Il avait été appelé, en effet, à présider le Tribunal arbitral des assurances, de 1917 à 1937, et à siéger, dès 1916, dans la Commission cantonale d'admission des avocats et notaires, qu'il présida également, de 1929 à 1937. Débordant d'activité, il fut encore président du Parti radical valaisan, du Comité du « Confédéré », des Caves coopératives. C'est dire de quelle considération jouissait Camille Desfayes qui, selon le mot de M. Haegler, « avait dans le parti libéral-radical le prestige que possédait M. Raymond Evéquoaz dans le parti conservateur ». Aussi ne faut-il pas s'étonner si M. André Marcel a pu évoquer le souvenir des radicaux Favon ou Ruchonnet, et des conservateurs Python ou Evéquoaz, en leur ajoutant le « grand nom » de Desfayes, car ces hommes ont marqué leur temps de leur empreinte. Sa mémoire étonnante gardait un souvenir précis des faits qui avaient rempli sa longue existence, note encore M. Marcel, qui avait prié M. Desfayes de recueillir ses notes en vue d'un petit ouvrage qui eût été précieux pour l'histoire valaisanne, car, incontestablement, Desfayes représentait une époque.

Desfayes n'était pas que politique. Si son éloquence était « entraînante, incisive, explosive », sa pensée était « équilibrée », sans fanatisme, et son caractère était franc, généreux, plein « d'humaine sagesse et de philosophie heureuse » (A. Marcel). La poésie et la musique le délassaient ; son verger et ses vignes en faisaient un terrien entendu. Intellectuel et paysan, gentilhomme campagnard, tel apparaissait Desfayes à ses amis. De son côté, M. Haegler lui rend cet hommage : « Ses opinions libérales percent dans toutes ses lettres, mais, parlementaire de la bonne et grande école, il les terminait toujours par une pensée agréable. On peut dire que soit à Berne et plus encore dans notre Valais, l'honorable défunt jouissait d'une popularité vraiment exceptionnelle. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter que M. Camille Desfayes avait conservé de son séjour à St-Maurice une bienveillance sincère pour la Maison. Lorsque la vénérable tour de l'Abbaye s'écroula sous les coups répétés d'un rocher effondreur et d'un vent véhément, en 1942, M. Camille Desfayes, accompagné de M. Jules Desfayes, ancien vétérinaire cantonal, vint constater par lui-même la gravité des dégâts et tint à exprimer personnellement sa peine à Mgr Burquier, Abbé-Evêque de St-Maurice. L'an dernier, M. Camille Desfayes répondait à l'invitation de l'un de nos confrères, en racontant dans nos « Echos » un épisode de sa vie de Collège, et il écrivait à ce propos : « J'ai gardé de trop bons souvenirs de mes cinq années de Collège et

de mes anciens maîtres, pour que je ne saisisse pas cette occasion de leur renouveler mes sentiments de profonde gratitude. » M. Desfayes était devenu l'un des doyens parmi nos Anciens. Il s'en est allé, réconforté par les secours de la religion, le 4 juillet dernier, dans sa 87^e année, entouré de l'estime et de la sympathie générales.

L. D. L.

M. CAMILLE GAY

Il est décédé le 8 octobre et sa paroisse natale et sa commune lui firent d'imposantes funérailles. Avec ses pères, il repose au cimetière de Salvan où sa veuve et ses chers enfants fleuriront sa tombe en murmurant les prières des trépassés, tandis que ses concitoyens garderont le souvenir de l'excellent président de commune qu'il fut pendant trois ans.

Il était né le 19 janvier 1881, au Grand Hôtel de Salvan, créé par son père Jean-Louis Gay. Au Collège de St-Maurice qu'il fréquenta, pendant trois ans, il marquait par sa taille vigoureuse, par son ardeur au jeu où il luttait d'adresse avec son ami Oswald Mathey, futur Chanoine de S. Augustin qui devait quitter notre monde déjà en sa première année de prêtrise. Cette ardeur, par laquelle il brillait physiquement, il l'apportait à l'étude. Mais le latin ne l'attirait pas : il l'abandonna en classe de Grammaire pour se lancer dans la vie pratique. L'hôtellerie lui souriait et il s'adonna à ce qui gagne le cœur de la clientèle, à l'art culinaire : on le trouve à Davos, à Vevey, puis à Salvan où il mène à bien le Grand Hôtel jusqu'en 1918. La guerre mondiale avait porté un mauvais coup à l'hôtellerie et Camille Gay vendit la maison paternelle qui fut transformée en Préventorium.

Camille Gay accepta en 1924 la lourde charge de Président de Salvan et son administration fut marquée par son sens des affaires, par son intelligence et par son entente.

En 1927, il est à Lausanne où il dirige un restaurant ; enfin, il revint au pays natal et organisa un petit domaine où il s'adonna à l'agriculture qui charma ses dernières années.

Telle fut son activité ; au foyer qu'il fonda il fut bon époux et bon père, soucieux de l'avenir de ses enfants qu'il aima et dont il fut très aimé.

Atteint par une maladie de cœur, il a succombé au milieu des siens, soutenu par sa foi ; comme son corps avait été marqué de l'huile sainte au baptême il le fut au trépas.

Qu'il repose en paix ! et que sa famille agrée les condoléances bien senties de la grande famille des « Echos ».

P. F.